

LA DÉCHIRURE

(Un Grand-Hôtel-Sanatorium, en Suisse, dans la vallée de Zermatt. Au premier étage de l'hôtel, le plus bel appartement, (terrace, vue complète des Alpes, calorifère, etc...) est loué par un jeune couple riche, qui l'occupe depuis deux mois. — Elle, toute menue, avec le charme triste et doux de ses yeux de phthisique trop brillants dans sa pauvre figure amaigrie. — Lui, infirme, ayant le bras gauche inerte depuis l'enfance, et souffrant par son intelligence très vive et sa sensibilité extrême de ne pas sentir en lui la force physique, la pleine puissance de l'homme.)

Elle. — Je suis si contente de voir le soleil ! Pourquoi ne veux-tu donc pas que je me lève, mon amour ? Je m'ennuie sur cette chaise longue. J'ai besoin de sortir, de respirer !

Lui. — Il a fait trop mauvais temps ces jours derniers ; ce serait une grosse imprudence !

Elle. — Il vient presque de la chaleur par la fenêtre ouverte.

Lui. — Parce que le soleil donne ; mais dehors l'air est glacé. Je t'assure, ma chérie, il ne faut pas... Je vais t'approcher de la terrasse... en te couvrant bien... mais sortir, non... pas encore aujourd'hui ! Songe qu'hier tu as été très fatiguée.

Elle. — Ce matin, je vais à merveille. Je suis d'une force à faire cinquante kilomètres !

Lui, avec un sourire triste. — Et même moins !

Elle, prenant sa glace. — Enfin, j'ai une mine superbe... vois mes joues !

Lui, regardant avec inquiétude ses pommettes teintées de carmin vif comme une enluminure de poupée. — Je ne dis pas, tu es rose !

Elle. — Presque jolie, hein ! n'est-ce pas ? Je te répète que jamais je ne me suis sentie aussi bien. Pas une douleur, je ne tousse même plus ! J'ai dans tout mon corps comme une sensation de détente, d'apaisement ! Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Ça t'ennuie que j'aie si bien que ça ?

Lui. — Non, mais j'ai peur d'être trop content, et je voudrais consolider ce grand mieux avant d'en user ! Voilà pourquoi je...

Elle. — Voilà pourquoi tu fais le gendarme ?... C'est très vilain... Je suis bien sûre que le docteur...

Lui, entendant frapper. — Justement, le voilà, le docteur. Nous allons bien voir !

(En effet, un des médecins attachés à l'établissement — spécialement affecté au couple millionnaire — entre pour sa visite du matin. Très étonné de l'excitation si caractéristique qu'il trouve à la malade, il fait d'elle une auscultation attentive et approfondie.)

Elle, au docteur. — Ça vous surprend de me trouver guérie ?

Le docteur, soucieux. — Oui.

Elle. — Figurez-vous que Roger me défend tout ce dont j'ai envie, et j'ai envie d'une foule de choses, aujourd'hui.

Le docteur. — Il faut vous les donner.

Elle, à son mari. — Ah ! tu vois ! D'abord, j'ai l'idée d'un excellent déjeuner, un déjeuner d'avant-champagne, des fleurs sur la table ! Ensuite, je veux aller m'asseoir sur la terrasse, tout à fait dehors, et respirer... respirer infiniment tout cet azur que je vois... le mettre dans mes poumons !... Ensuite, une bonne promenade... ensuite...

Le docteur. — Ensuite !... ensuite !... Commençons d'abord par le déjeuner et la terrasse. Après, si vous n'êtes pas fatiguée... Mais peut-être vaudrait-il mieux vous coucher un peu, avant la promenade !... Enfin, vous verrez, Je permets tout... tout ce que vous pourrez faire !

Elle. — C'est gentil, docteur !

Le docteur, serrant la main diaphane de la petite madame, plus longuement que de coutume. — Adieu, madame !...

Elle, étonnée. — Pourquoi adieu ?... Vous vous absentez ? Vous ne viendrez pas ce soir ?

Le docteur, embarrassé. — Mais si... si... à ce soir ! certainement !...

(Elle le suit des yeux et surprend un imperceptible signe fait à Roger, qui accompagne le docteur hors de la chambre.)

Lui, seul en face du docteur, qui n'ose parler. — Qu'est-ce qu'il y a ?

Le docteur, grave. — Il faut être très courageux, monsieur, c'est la fin !

Lui, l'œil égaré. — La fin ?...

Le docteur. — Notre pauvre malade ne passera pas la journée.

Lui, haletant. — Mais elle va mieux ?

Le docteur. — Le mieux de la mort !

Lui, désespéré. — La mort ! Non, ce n'est pas vrai ! C'est une folie... une épouvante !... Docteur, je vous en prie... je vous en supplie... rentrez auprès d'elle... Sauvez-la !...

Le docteur. — La science ne peut rien !

Lui. — Non... ne dites pas... je suis riche... je donnerai tout... on peut tenter l'impossible !...

Le docteur. — Il n'est rien, je vous le répète... qu'à lui adoucir la fin en la laissant mourir dans l'espoir !... C'est votre devoir... votre dernier devoir d'amour... Je vous laisse seul pour le remplir. (Il presse affectueusement les mains du malheureux, qui reste immobile, écrasé.) Du courage !... (Il s'éloigne.)

Lui, seul, à lui-même. — Oh ! oui... du courage... (Rassemblant, par un effort prodigieux, ses misérables forces.) Il faut me vaincre !...

(La figure ravagée, mais avec presque l'ombre d'un sourire, il rentre auprès de sa femme.)

Elle. — De quoi te parlait donc le docteur ?

Lui. — De... de certaines petites précautions à prendre encore, mais il te trouve réellement beaucoup mieux.

Elle. — Qu'est-ce que tu as, toi, tu es tout pâle ?

Lui. — Moi ?... j'ai heurté mon bras malade contre la porte en sortant... Je me suis fait un peu mal... (Venant s'agenouiller auprès de sa femme et lui embrassant les doigts.) Ne parlons pas de moi...

Elle, le regardant dans les yeux. — C'est bien vrai que le médecin t'a dit ça ?... Tu le jures ?...

Lui. — Certainement, je le jure. (Se levant pour cacher son exaltation.) Eh bien ! et ce déjeuner ?...

Elle. — Je l'ai commandé pendant que tu étais sorti, mais pour plus tard... dans une heure. Je tiens à avoir très faim, à cause des bonnes choses demandées et, tu sais, nous aurons des roses... ces roses-thé que j'adore... il vient d'en arriver une caisse à l'hôtel, un prix fou ! J'ai dit que je les prenais toutes !

Lui. — Tu as bien fait !

Elle. — Attends ! ne m'aide pas, je veux aller seule jusqu'à la bergère, près de la fenêtre ! (Elle arrive étourdie, défaillante, — s'étendant.) Je ne suis pas encore bien forte... mais ça revient !... Je sens que ça revient ! Mets-toi là, près de moi... tout près, que nous causions ! Nous pourrions presque tous les deux s'asseoir sur le même fauteuil, nous sommes gros comme des oiseaux !... (Regardant l'admirable paysage des Alpes.) Que c'est beau !... Avec cette lumière, ce bleu intense... le bleu du ciel d'Italie qu'on devine, là-bas, derrière les glaciers !... Il y a une douceur à jouir de cela, ensemble, l'un près de l'autre. (Sans tourner la tête.) N'est-ce pas ?

Lui, la gorge serrée. — Oui !...

Elle. — Le mois prochain, quand je serai tout à fait remise, nous irons en Italie. Tu veux bien ? Nous passerons l'hiver sur la côte napolitaine, puis en Sicile, dans tous les coins où nous avons vécu nos premières heures d'intimité, il y a deux ans. Tu te rappelles ?

Lui, ne se dominant, qu'à grand-peine. — Oh ! si je me rappelle !...

Elle, regardant toujours l'horizon. — Mais ! au printemps, par exemple, nous serons raisonnables, on retournera à Vallières ! Il faut bien s'occuper un peu de nos intérêts... des propriétés... Si riche qu'on soit, il y a l'avenir, et si on ne le prévoit pas !... D'autant plus que c'est délicieux, Vallières, au mois d'avril, avec les prés qui sentent bon et les arbres fleuris ? Tu te souviens, nous y étions l'année dernière ? Un jour, tu as fait pleuvoir sur moi toutes les fleurs d'un pommier. J'en étais couverte. Nous avons ri !... (Toujours sans se retourner.) Tu me serres la main trop fort, chéri, ça me fait mal. (Après une seconde.) Pour l'été, j'ai un projet, un grand projet que j'ai imaginé ce matin ! A ce moment-là, je serai tout à fait vaillante ; nous ferons un voyage... devine comment ?...

En automobile... pour aller très vite... et respirer... respirer de l'air qui entre de force... On s'arrêtera dans les petits villages, on couchera dans les auberges, ce sera délicieux ! — Est-ce singulier toutes ces idées folles qui me dansent dans la tête, aujourd'hui, parce qu'il fait du soleil et que je vais mieux !... C'est tout de même bon la vie !...

(Cette fois l'antithèse trop violente, le mot trop cruel, dépassent l'énergie du malheureux jeune homme qui, vaincu, laisse échapper un sanglot.)

Elle, brusquement pâle. — Qu'est-ce qu'il y a ? Roger ! Tu pleures ?... (Comprenant tout à coup.) Grand Dieu !... Ce médecin qui t'a emmené, là, tout à l'heure... qui m'a dit adieu... oui, c'est cela... je devine... tu m'as menti !... (Dans un cri.) Je suis perdue !... Je vais mourir !...

Lui. — Non... non... ce n'est pas vrai !... Il n'a pas dit...

Elle. — Si !... Je le sens maintenant, j'en suis sûre ! Je vais mourir !... (L'attirant de ses doigts crispées.) Mon amour !... Oh ! tiens-moi !... Prends-moi !... Ne me laisse pas emporter... Je ne veux pas !... je ne veux pas !...

Lui. — Ce n'est pas vrai, te dis-je. C'est lui qui a menti. Tu vivras ! Ah ! tu vivras, je te le jure, ou il n'y a plus de puissance humaine.

(Il veut soulever dans ses bras la chère condamnée ; mais, prise d'une crise affreuse, elle s'abat sans connaissance sur les coussins de la bergère, tandis que, de sa poitrine déchirée, remonte jusqu'à sa bouche un peu d'écume de sang.)

Lui, la tête perdue. — Ma chérie !... ma femme !... C'est moi qui t'ai tuée, moi, misérable !... moi seul... qui t'adore... qui voudrais des tortures pour te sauver une seconde d'existence ; c'est tout mon cœur que tu m'arraches en me me regardant pas !... en ne me parlant plus !... (Se jetant à ses pieds.) Mina !... Mina !...

Elle, après un très long temps, comme s'éveillant à demi d'un sommeil qui l'écrase, les yeux irréels déjà de l'infini, de l'au-delà, d'une voix qui semble réciter un souvenir. — Mina ! un tout petit nom, joli et minable, comme la toute petite chose que je suis ! C'est bien la phrase que je t'ai répandue, mon amour, la première fois que tu m'as demandé mon nom ?

Lui. — Parle !... Parle-moi... Tu te sens mieux ?

Elle, avec un peu plus de force. — Le mieux, c'était l'illusion, le mirage de tout à l'heure... La fin est là... tout près... à quelques respirations... Approche, mon amour, approche encore, qu'elles soient toutes pour toi !... Tu as été si bon, si dévoué. Tu vois, je ne me révolte plus. On ne doit pas se révolter. La vie est si petite, et la paix d'après si grande !... si longue !... Il ne faut pas avoir peur... Promets-moi... jure-moi de ne rien tenter contre toi, et de vivre les années qui te restent... pour mon souvenir ?

Lui, atterré. — Je te le jure !

Elle. — Que veux-tu, mon pauvre petit, nous avions fait un rêve trop beau pour des déshérités comme nous ! Notre roman est né dans la pitié de nos misères ! il y a deux ans, à Hyères, quand toute frileuse, au soleil, je toussais déjà... et si chétive... si atteinte par le mal que, malgré mes millions, les plus osés ne me demandaient pas !

Lui. — Et moi, infirme, dont toute la fortune n'aurait pu payer un sentiment vrai !

Elle. — Il fallait nous rencontrer pour avoir notre part d'amour, et nous l'avons eue, grande, plus grande de n'avoir aimé que par le cœur !...

Lui, désespéré. — Mais c'est cela qui fait l'affreuse, l'horrible déchirure !...

Elle, d'une voix plus faible, continuant son souvenir. — Et quelques semaines après, c'était le mariage dans l'église, à Vallières, au milieu d'une jonchée de fleurs, tandis qu'autour de nous les pauvres d'argent disaient : " Les voici, les heureux de la vie !..." (Répétant machinalement.) Mon Dieu !... Les heureux !... Le bonheur... la chose... merveilleuse... Et puis, quand même... la mort !... Oh ! non, non !... ne pleure pas... Je ne veux pas te quitter dans les larmes... Je veux ton sourire... (Egarée.) pour éclairer ma route dans cette nuit... là-bas !... Et des fleurs...

(Deux maîtres d'hôtel entrent avec la table. — Roger s'arrête d'un geste.)